Prix : 5 F. N° 439 — MARS 1988

Le lien

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
V B et X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

Retenez bien cette date →

Dimanche 20 Mars 1988

Assemblée Générale

de l'Amicale VB - X ABC

à VINCENNES

(La Chesnaie du Roy)

BREVE RENCONTRE

Elles sont montées dans mon compartiment à Dortmund, poursuivies gentiment par deux jeunes allemands facétieux jusqu'à la portière du wagon. J'ai tout de suite identifié leur origine africaine précise grâce aux tee- shirts, le Botswana. Elles parlaient un allemand correct, mais il m'était difficile de les situer sur l'échelle sociale : ouvrières ou étudiantes ? En tout cas des immigrées exilées très loin de leur pays, qui est à cheval sur le Tropique du Capricorne et en plein désert du Kalahari. Elles m'ont observé un moment, se demandant sans doute si j'étais un Allemand, puis devant mon mutisme, et mes cheveux blancs (l'une d'elles à d'ailleurs susurré qu'elle ne se mettrait pas en face du... pappy !) elles se sont confinées jusqu'à Essen dans un discret colloque employant tour à tour idiome africain et le germanique.

Ça me fit d'abord très mal, ces mots allemands dans la bouche de noires, au souvenir du racisme propagé par Hitler et dont la cible principale fut bien naturellement les gens de couleur...

Ils ne furent pas les seuls à payer la défaite, mais bien les premiers, quand les Nazis purent mettre la main dessus en 1940. Je les revois encore dans le torride été, ces grands gaillards sénégalais et autres, que la France colonialiste jetait comme un dernier recours au devant de l'armée allemande irrésistible. Nous les blancs, nous fuyions presque tous, C'était certes plus intelligent que de se faire couper en petits morceaux et hacher comme de la paille ou de la chair à canon. Personne ne pouvait nous traiter de lâches. Même ceux de 14 avaient couru jusqu'à la Marne avant de se ressaisir... Les Noirs donc sont presque les seuls, avec les Légionnaires, à s'être sacrifiés. J'ai vu, de mes yeux vu, les uns et les autres à Reims, décidés à barrer la route à l'envahisseur d'un pays qui, ma foi, n'était même pas tout à fait le leur. Qu'on me comprenne bien, ils étaient Français de par la loi, mais non de par le sang. Et ils se montraient, en somme, sur l'Aisne ou sur la Marne ou ailleurs, devant l'ennemi, meilleurs Français que la plupart d'entre nous. Qui pourra, qui pourrait me contredire ? Pour beaucoup, que ce soit par bravoure ou par bravade, ils ont donné leur vie. Or il n'y a pas de meilleure preuve d'amour, aux termes mêmes d'un Evangile, qu'ils ignoraient sans doute. D'autant plus admirable !

Certains cependant ont quand même été faits prisonniers, protégés provisoirement par la loi internationale. Je dis très provisoirement. Sur les routes infernales de l'exil, en effet, je les avais bien vus porter leur croix comme moi, assoiffés, affamés, à bout de forces... Mais dans les camps !...

J'ai mis alors du temps avant de m'en apercevoir. Ils avaient soudain disparu. Qui peut soutenir sans mentir, qu'il a vu longtemps des noirs dans les stalags ? Dans les oflags, oui qui ? Chez les officiers, l'Allemand discipliné a pu respecter quand même la peau noire. Sinon comment expliquer que Léopold Sédar Senghor soit toujours bien là ? C'est heureux pour lui ; Mais les autres ?

Par milliers, ils ont été triés, séparés des blancs, et on ne les a plus jamais revus. En tout cas pas moi !

Bref, c'est à tout cela que je pensais en écoutant bavarder ces jeunes filles aux bras d'ébène et aux dents d'un ivoire éclatant. Et même après les avoir vues descendre dans la ville noire de la Ruhr, Essen qui ne rime pas forcément avec la joie de vivre, j'ai continué à méditer sur le racisme...

Bien des choses pourtant ont changé en Allemagne. Au moins sur ce point. Les races aujourd'hui s'y côtoient, même si elles ne s'y mêlent pas encore communément. Au temps du nazisme, de 1933 à 1945 il était proprement inconcevable de rencontrer un seul noir dans la rue, au bras d'une femme allemande surtout ! Aujourd'hui ça se fait et ça se voit. Et c'est très bien ainsi.

En résumé, il faut respecter l'homme tel qu'il est, noir ou blanc, jaune ou « rouge ». Et s'il est parfois indispensable de le juger, que ce soit en fonction de ses défauts et de ses qualités, sans penser à la couleur. Car l'égoïsme et la générosité, les deux pôles de l'humanité, sont aussi répandus chez les uns que chez les autres. Question de justice, comme tout ce qui pose problème sur notre terre, en même temps que de vrai mérite. Quel mérite, en effet, y a-t-il à avoir toutes les chances et surtout, en l'occurrence, à être blanc plutôt que noir ?

Fernand MASSON.

(Voir également dans ce numéro : « Lectures », p. 6).

QUAND LES CATHOLIQUES ALLEMANDS LUTTAIENT

Un document secret de la Gestapo révèle qu'en 1936 furent arrêtés 11.687 Allemands pour propagande de gauche, et 17.167 pour activités clandestines. L'année suivante, 1.643.200 tracts furent saisis. Des groupes antifascistes éclorent à travers le pays, avec parfois plusieurs milliers de membres : groupe Uhrig, cercle des Romains, Union Européenne, groupe Schaefkow, Combat contre le fascisme... Le plus glorieux de tous, le réseau Schulze-Boysen, vit 400 de ses membres finir sur l'échafaud. Dans les décombres du quartier général de la Gestapo, à Berlin, on a retrouvé une poésie composé par Schulze, peu de temps avant Noël 1942, jour de son exécution :

Même s'il nous faut disparaître,
Une chose est sûre : le grain
Lèvera. Nos têtes tombées,
Demain, l'Esprit vaincra.
Ce n'est point la corde ni la hache
Qui auront le dernier mot :
Que maintenant l'on nous condamne
Demain, l'Histoire jugera.

Schulze était un officier d'aviation, neveu du grand-amiral Tirpitz. Mais la résistance allemande comprenait aussi des antimilitaristes ; car dans la lutte contre Hitler, des disciples de Lénine faisaient cause commune avec des généraux de vieille caste ; au même réseau se rencontraient ouvriers et ambassadeurs, danseuses et pasteurs, généraux et chanteurs d'opéra, juifs et évêques.

Les évêques : ils méritent une citation à part. Non point que l'Eglise évangélique ait été absente de la Résistance : témoin le pasteur Niemoller et bien d'autres. Mais Hitler, plus d'une fois, a avoué que son ennemi numéro un, après les juifs, c'était les **Noirs,** c'est-à-dire l'Eglise catholique. Et il a agi en conséquence. En trois mois, du 1er janvier 1936 au 31 mars, 2.877 poursuites judiciaires furent engagées contre des prêtres. En 1942, à Dachau, il y avait 840 prêtres allemands. Pendant les douze années du régime, l'épiscopat, par des lettres collectives, n'a cessé de dénoncer l'orientation anti-chrétienne et inhumaine du national-socialisme. En mars 1937, quand parut **Mit brennender Sorge,** l'encyclique de Pie XI condamnant le nazisme, les évêques d'Allemagne, malgré le filet étroitement serré de la Gestapo, réussirent à la faire secrètement imprimer puis distribuer par des courriers spéciaux, en sorte que le dimanche 20 mars, dans toutes les églises d'Allemagne, retentirent, à la stupéfaction et pour la fureur des seigneurs du moment, les paroles qui exaltaient la croix du Christ en face de la croix gammée. En représailles, douze imprimeries furent expropriées, des prêtres et des laïcs, qui avaient répandu l'encyclique, furent mis en prévention.

L'Eglise d'Allemagne a eu ses Saliège. Le cardinal Faulhaber, archevêque de Munich, proclamait : « Rien ne nous séparera du Christ et de l'Eglise, ni la faim, ni le danger, ni même l'épée... Ce n'est pas le sang allemand qui sauvera le Reich et le monde, mais le sang universel du Christ ».

L'archevêque de Cologne, le cardinal Frings, aurait préféré voir sa cathédrale détruite par les bombardements plutôt qu'utilisée par «le maître païen de ce pays ».

A Münster, l'intrépide Mgr Von Galen déclarait, du haut de la chaire : « Aucun de nous n'est sûr qu'il ne va pas être un jour arraché de sa maison, privé de sa liberté, enfermé dans les caves et les camps de concentration de la Gestapo ».

La Gestapo, effectivement, vient un jour signifier à Mgr Von Galen son arrestation. Il demande le temps de changer de vêtements. Un quart d'heure après, il reparaît vêtu d'insignes épiscopaux, mitre en tête, crosse en main.

— Nous ne pouvons vous emmener ainsi, disent les agents.

— Je suis arrêté comme évêque, je dois franchir le seuil de la prison comme évêque.

La Gestapo n'ose insister, se promettant bien d'avoir sa vengeance au jour de la victoire. Et de fait, on sait aujourd'hui que le gauleiter local avait demandé la pendaison publique pour Mgr Von Galen.

⁂

Les sermons de l'évêque de Munster retentissaient dans toute l'Allemagne : on les reproduisait, on les glissait dans les boîtes aux lettres. Aussi parvinrent-ils sous les yeux d'un jeune étudiant en médecine de l'Université de Munich — la première université allemande — Hans Scholl. « Enfin, se dit-il, quelqu'un a eu le courage de parler contre la tyrannie ! »

Scholl rencontre d'autres étudiants qui partagent ses pensées. Ensemble, ils se retrouvent avec un professeur de l'Université, le philosophe catholique Haecker, dans un atelier de peinture de Schwabin, le quartier munichois des artistes. Haecker leur lit des passages de son journal, qu'il écrit la nuit, par prudence, et où, dès le 19 mai 1940, au moment où la victoire souriait à Hitler, il notait : « Le programme de la Révolution française était : « Liberté, Egalité, Fraternité ». Quelles sont les idées du national-socialisme ? Exactement le contraire. D'abord l'inégalité, au lieu de l'égalité ; tout part de l'Essai sur l'inégalité des races de Gobineau. Ensuite, la contrainte au lieu de la liberté : c'est le Führer qui fixe tout. Enfin, la dureté au lieu de la fraternité... »

Le professeur Haecker communique sa flamme aux jeunes, dont Hans Scholl est le chef de file. L'atelier de peinture devient l'imprimerie clandestine d'où prennent leur vol les feuilles de La rose blanche. Et que disent ces roses ?

« Chaque parole qui sort de la bouche d'Hitler est un mensonge. Quand il dit paix, il pense guerre. Quand il prononce le nom du Tout-Puissant, c'est Satan qu'il adore. Sa bouche est la gueule empoisonnée de l'enfer.

« Notre mot d'ordre sera simple : sabotage à l'usine de guerre ; sabotage de la propagande ; sabotage du journal qui diffuse le mensonge brun ; sabotage des collectes dans la rue ».

Les mots de défi pénètrent dans les maisons, y éveillent tantôt l'ardeur, tantôt la crainte. Et pas seulement à Munich. Des valises pleines de tracts parviennent à Fribourg, à Hambourg, à Berlin, où les étudiants, stimulés par le courage des Munichois, forment aussi des îlots de résistance.

La Gestapo est sur les dents. Hans est averti qu'il est suspect. On le presse de passer en Suisse ; mais il pense à ses parents et à ses amis : sa fuite les compromettrait. Il restera. Et s'il est pris, lui seul paiera.

Une nuit, avec ses amis, il trace sur les murs et les trottoirs de la Ludwigstrasse, l'une des grandes artères de Munich, soixante-dix **Liberté ! A bas Hitler !** Et le lendemain matin, il jouit intérieurement du spectacle des ménagères occupées, à grand renfort d'eau et de savon, à brosser les mots subversifs.

Secondé par sa sœur Sophie, qui l'a rejoint à l'Université, il ose tous les jours davantage. Ses feuilles, il ne les appelle plus **La rose blanche,** mais, tout crûment : **Feuilles de la résistance allemande.** Du front de l'Est, en ce début de 1943, parviennent des nouvelles désastreuses de Stalingrad. Hans se décide à frapper un grand coup. Le 18 février, sa sœur et lui se rendent à l'Universite, deux lourdes valises à la main. Dans les couloirs, dans les salles de cours, ils dispersent une bonne part des tracts qu'elles renferment, et le reste, ils le déversent d'un coup dans l'escalier d'honneur. Le concierge accourt au bruit, fait jouer le dispositif d'alarme qui lui-même déclenche l'action de la Gestapo. Hans et Sophie sont pris. Les policiers saisissent les tracts, et qu'y lisent-ils ?

« Compagnons et compagnes d'études ! Notre peuple est pétrifié d'horreur : 330.000 hommes d'Allemagne, précipités criminellement dans la mort ou la ruine, voilà le bilan de la géniale stratégie du « caporal de la guerre mondiale ». Merci Führer...

« Ce cabotin sanglant, allons-nous continuer à lui confier le sort de nos armées ? Allons-nous longtemps sacrifier à de bas instincts de puissance le reste de notre jeunesse ? Jamais. L'heure est venue de la reddition des comptes, les comptes que demande la jeunesse d'Allemagne à la plus atroce tyrannie qu'ait jamais subie notre peuple. Un seul mot d'ordre : guerre au Parti ! Sortons en masse des associations dans lesquelles on veut nous bâillonner. Sortons de nos amphithéâtres surveillés par les S.S., espionnés par leurs valets. Nous voulons la science, la vraie ; nous voulons la liberté de pensée. Aucune menace ne nous effrayera...

« Le nom allemand est pour toujours souillé, si la jeunesse ne se lève pas pour mettre en pièces ses tortionnaires et faire une nouvelle Europe de l'Esprit... »

Pareille prose signifiait pour ses auteurs un arrêt de mort. Pendant deux jours, Hans et Sophie Scholl subissent des interrogatoires, mais on ne peut leur tirer aucun nom, aucune indication. L'enquêteur tient à Sophie un long discours sur le sens du national-socialisme et conclut, paternel :

— Si vous aviez su tout cela, vous ne vous seriez pas laissée aller à de tels agissements.

— Détrompez-vous, monsieur, je recommencerais ; ce n'est pas moi, c'est vous qui avez une mauvaise conception de la politique.

Le 22 février, quatre jours seulement après l'arrestation, le frère et la sœur comparaissent devant le tribunal du Peuple que préside, en toge rouge, sous le portrait de son Führer le sinistre Freisler, venu exprès de Berlin. Ils répondent posément, franchement.

Suite en bas de la page 2.

L'AIR DU TEMPS

PARLEZ-VOUS FRANÇAIS ?... Euh... bien sûr... du moins je crois...

Au cours d'une promenade, pris d'une petite faim, je suis entré dans un DRUGSTORE. Dans le coin FAST FOOD, j'ai commendé un HOT-DOG puis j'ai dégusté une ICE CREAM. Le FOOTING que je venais de faire m'avait creusé, pourtant je suis habitué, car je fais mon JOGGING chaque jour.

J'ai trouvé cet endroit charmant. Je me sentais vraiment COOL dans ce NEW LOOK. En sortant, pour être vraiment IN je suis entré au BARBER-SHOP pour me faire faire un BRUSHING. Le coiffeur me conseilla un LIFTING étant donné l'état de délabrement de mon visage. Je rentrais AT HOME pour écouter l'album de RHENYARDS GUN où le groupe DUTSDEVILS excelle dans un ROCK parfumé de NEW WAVE, le maxi « SEEDS IN THE SPOIL ». — Qui c'est ? — Vas donc, ignorant, c'est une vedette. — Ah !

Je flâne un peu en chemin car c'est bientôt Noël (CHRISTMAS), et j'ai vu dans un STORE un FITNEES CENTER BARBYE qui plairait bien à ma petite-fille. Si je pouvais le lui offrir elle serait reconnaissante à son PAPY.

En traversant la rue je vois sur la vitre arrière d'une voiture une étiquette « BABY AT BORD », c'est une bonne idée, comme ça tout le monde comprend, enfin presque tout le monde : les BRANCHES comme on dit (tiens, mais c'est du Français, ça alors...)

C'est drôle, cette situation me rappelle mon séjour en Allemagne en 1940-1945. On parlait aussi un langage saturé de français, d'allemand et d'une quantité d'autres langues.

Les présentateurs de TV ont maintenant pris l'habitude de prononcer les noms des vedettes, que l'on ne comprend plus de qui il s'agit, par exemple, Michael LONSDALE est devenu Maickeel LAUNSDEEEL.

Quand vous ouvrez au hasard votre poste de radio, il vous est bien souvent impossible de dire où vous êtes, car vous entendez chanter, ou plutôt hurler dans une langue que vous ne connaissez pas (le chanteur non plus du reste), car si vous lui adressiez la parole en anglais, il serait peut-être bien embarrassé pour vous répondre, car il ne connait que les paroles de la chanson (si paroles il y a ?) Il est vrai que lorsqu'il chante en français, ou plutôt lorsqu'il s'écoute chanter, ce ne sont que des répétitions de mots sans suite, voire même d'onomatopées, de borborygmes, accompagnés d'un concert de casseroles et autres objets que l'on suppose être des instruments de musique.

Là aussi il y aurait beaucoup à dire, car la musique en question, c'est souvent la musique normale savamment déformée, au point où on la reconnait à peine.

Je m'arrête là, dans ce que Jean DUTOURD, de l'Aca démie Française, appelle l'assassinat de la syntaxe et le génocide du dictionnaire. Un soir, dans « les chiffres et les lettres », on a refusé le mot ROIDE ; il n'est plus dans le dictionnaire, mais par contre on ne « parraine » plus, on SPONSORISE. Les boutiques portent sur leur enseigne des formules qui ont le genre américain, mais qui pour la plupart du temps ne sont en réalité d'aucune langue.

Ainsi, cite encore Jean DUTOURD, un petit restaurant parisien s'intitule fièrement « TART INN » pour sa spécialité de tarte aux pommes, ce qui signifie d'après l'auteur de « Au bon beurre », quelque chose comme « Auberge de la Pute ». Avouez qu'avec un titre pareil on peut allécher une certaine clientèle, mais on risque d'éloigner de fructueuses familles bourgeoises.

Mais pourquoi les hautes instances n'interviennent-elles pas ? Pourquoi ne serait-on pas puni pour la sape quotidienne de la langue française comme on le ferait pour la dégradation d'un monument ? Il est vrai que les monuments sont régulièrement la cible des vandales et que l'on fait bien peu pour les punir.

La langue française est pourtant une langue complète, alors pourquoi la « saucer » d'une langue étrangère et la déflorer par la même occasion ?

Et comment voulez-vous que nos petits-enfants parlent correctement le français ? Mais toute ma prose ne signifie rien puisque je ne puis rien y changer, et je le regrette... Au siècle où nous vivons, il faut bien râler sur quelque chose. Mais si le professionnel d'aujourd'hui peut et doit toujours avoir des idées, il ne se contente plus de diriger une société ou un organisme : il « manage ». Il ne commercialise plus, il « fait du Marketting ».La promotion est devenue « Marchandising » et son but est, plutôt que d'être le meilleur, d'assurer le « Leadership ».

Le passage du français à l'anglais, pour agaçant qu'il soit, ne constitue pas qu'une anecdote. Il traduit un état d'esprit, une prise de conscience des nécessités du commerce moderne : impossible face à la concurrence de lutter efficacement, de se montrer compétitif, avec des « méthodes d'un autre âge ».

Il y eut, il y a quelques semaines déjà, la semaine de la chanson française. Ne croyez-vous pas qu'il serait préférable d'avoir au bout d'un certain temps la semaine de la chanson étrangère, et le reste la chanson française ?

Le langage, c'est l'âme d'un pays. C'est important pour son rayonnement. Il crée une complicité, une connivence entre les gens d'un même pays et même au sein de la communauté francophone.

Défendre et promouvoir sa langue, ce n'est pas une guerre mais un combat pour la langue d'origine.

ARI.

(Extrait de « Les 3 stalags V » de nos amis belges).

—0—

A ce détestable **franglais,** depuis longtemps dénoncé par ETIEMBLE, s'ajoute aujourd'hui le français **branché,** parlé et même écrit — son dictionnaire vient de paraître chez un éditeur parisien. La presse, même celle réputée la meilleure, foisonne de néologismes douteux, de locutions amputées — ainsi, vivre en appart (ements), dès l'intro (duction), un public d'ados (adolescents) —, et de formules du genre : j'assume, je fabule, je somatise, Je fissure, je déprime, je craque, etc., etc. — un parler et une écriture qui blessent d'une blessure secrète... « ce beau français que le monde moderne et les moyens de masse avilissent sans vergogne, mais s'il vient à disparaître, que rien ne remplacera avant le dernier jugement ». (P. Boutang).

(T.)

TIRAGE LOTERIE - BONS DE SOUTIEN 1988

58289 1 service table 150x250.
58361 1 thermo 8 tasses.
58497 1 bloc adresses.
58612 3 torchons fleurettes.
58715 « Le temps des amertumes » et « Les aventures d'un gefangue ».
58842 2 torchons rayés.
58977 1 drap de bain.
59089 1 boîte mouchoirs homme.
59152 1 pendulette boussole.
59248 1 nappe dentelle 150x265.
59376 1 nappe ronde 180.
59468 1 répertoire téléphonique.
59544 3 torchons fleurettes.
59657 1 calculette.
59712 1 nappe dentelle ronde 190.
59868 3 torchons à carreaux.
59993 « Le temps des amertumes » et « Les aventures d'un gefangue ».
60091 2 torchons rayés.
60214 1 porte-clés alarme.
60297 1 carré soie.
60410 1 album photos.
60538 1 calculette.
60639 1 service de table 140x240.
60745 3 torchons fleurettes.
60827 1 drap de bain.
60957 1 boîte mouchoirs homme.
61072 1 nappe 140x180.
61219 1 lot 2 serviettes éponge.
61300 1 répertoire téléphonique.
61477 1 thermo 5 tasses.
61542 3 torchons à carreaux.
61687 1 miroir toilette.
61758 1 boîte mouchoirs homme.
61879 1 lot 2 serviettes éponge.
61999 3 torchons fleurettes.
62026 1 porte-monnaie cuir.
62057 1 calculette.
62211 « Le temps des amertumes » et « Les aventures d'un gefangue ».
62355 2 torchons rayés.
62473 1 pendulette quartz.
62562 1 ombrelle mouchoirs.
62789 1 drap de bain.
62855 3 torchons fleurettes.
62972 1 répertoire téléphonique.
63046 « Le temps des amertumes » et « Les aventures d'un gefangue ».
63143 1 tablier lunch.
63267 3 torchons à carreaux.
63386 1 album photos.
63455 3 bout. Champagne Bertin (franco)
63478 « Le temps des amertumes » et « Les aventures d'un gefangue ».
63565 1 service table rond 180.
63629 1 porte-clés alarme.
63836 1 carré soie.
63944 1 service table 140x240.
64071 3 torchons bordés bleu.
64165 1 porte-clés alarme.
64273 1 calculette.
64392 1 lot 2 serviettes toilette.
64460 1 boîte mouchoirs homme.
64577 1 thermo 5 tasses.
64686 3 torchons fleurettes.
64752 1 thermo 8 tasses.
64853 3 torchons fleurettes.
64979 1 boîte mouchoirs homme.
65137 1 pendulette boussole.
65272 « Le temps des amertumes » et « Les aventures d'un gefangue ».
65391 3 torchons à carreaux.
65422 1 répertoire téléphonique.
65548 1 calculette.
65677 1 nappe dentelle 150x265.
65789 1 nappe ronde 180.
65899 1 pendulette quartz.
66012 3 torchons fleurettes.
66138 1 tablier scott.
66242 1 lot 2 tapis de cuisine.
66327 1 calculette.
66493 1 tablier barbecue.
66612 2 torchons rayés.
66721 1 album photos.
66842 « Le temps des amertumes » et « Les aventures d'un gefangue ».
66936 1 nappe dentelle ronde 190.
66999 1 boîte mouchoirs homme.
67148 1 nappe 140x180.
67236 3 torchons fleurettes.
67342 1 porte-clés alarme.
67469 1 carré soie.
67555 1 lot 2 serviettes éponge.
67668 1 service table rond 180.
67781 1 thermo 5 tasses.
67897 3 torchons à carreaux.
67932 1 porte-clés alarme.
68056 3 torchons fleurettes.
68177 1 miroir toilette.
68342 1 album photos.
68498 1 calculette.
68574 1 tablier lunch.
68683 1 lot 2 torchons rayés.
68769 1 drap de bain.
68893 « Le temps des amertumes » et « Les aventures d'un gefangue ».
68987 3 torchons à carreaux.
69112 1 répertoire téléphonique.
69222 1 lot 2 serviettes éponge.
69346 3 torchons fleurettes.
69461 1 pendulette quartz.
69532 « Le temps des amertumes » et « Les aventures d'un gefangue ».
69676 1 lot 2 tapis de cuisine.
69785 « Le temps des amertumes » et « Les aventures d'un gefangue ».
69873 1 service de table 150x250.
69997 1 boîte mouchoirs homme.
70088 1 calculette.
70172 1 service de table 140x240.
70284 3 torchons bordés rouge.
70343 1 lot 2 serviettes éponge.
70457 « Le temps des amertumes » et « Les aventures d'un gefangue ».
70560 3 torchons fleurettes.
70632 1 nappe ronde 180.
70779 1 répertoire téléphonique.
70872 1 carré soie.
70903 « Le temps des amertumes » et « Les aventures d'un gefangue ».
70945 1 thermo 5 tasses.
71087 1 lot 2 torchons rayés.
71171 3 torchons fleurettes.
71225 1 thermo 8 tasses.
71342 1 lot 2 serviettes toilette.
71467 1 répertoire téléphonique.
71552 1 nappe 140x180.
71665 1 répertoire téléphonique.
71723 1 thermo 5 tasses.
71810 1 lot 2 torchons rayés.
71855 1 lot 3 torchons.
71933 « Le temps des amertumes » et « Les aventures d'un gefangue ».

Le livre « Le temps des amertumes » a été écrit par notre ami Paul Richard.

Le livre « Les aventures d'un géfangue » a été écrit par notre ami Marcel Deleau-Deshayes.

QUAND LES CATHOLIQUES ALLEMANDS LUTTAIENT (Suite)

— Ce que nous avons dit, déclare Sophie, beaucoup le pensent ; mais ils n'osent pas l'exprimer.

La sentence est prononcée : décapitation à la hache, le jour même, pour crime de haute trahison.

M. et Mme Scholl obtiennent de revoir leurs enfants à la prison. On amène d'abord Hans, le visage amaigri, mais rayonnant. Il leur dit aussitôt l'essentiel :
— Je n'ai pas de haine. Tout cela est loin, très loin de moi.

Puis arrive Sophie, toute droite, très calme, souriante, « comme si elle regardait le soleil ».
— Nous avons tout pris sur nous, dit-elle.
— Alors Sophie, lui dit sa mère, pense à Jésus.

Elle marche avec assurance, la première vers le billot ; les témoins avouent qu'ils n'ont jamais vu personne mourir comme elle. Hans, un peu plus tard, avant de poser sa tête sur le billot, crie d'une voix si forte qu'on l'entend dans toute la prison :
— Vive la liberté !

Le même jour fut décapité un autre étudiant, ami des Scholl, **Christophe Probst.** Ayant la foi depuis longtemps, il avait demandé à recevoir le baptême. Il revit une dernière fois les Scholl avant l'exécution et leur dit : « Je ne savais pas que ce fût aussi facile de mourir ». Et il ajouta : « Nous nous reverrons dans l'éternité ». Le soir de la mort des trois héros, des mains mystérieuses tracèrent à la craie, sur les murs de Munich, ces trois mots : **Der Geist lebt :** l'Esprit continue de vivre.

Cette résistance de l'Esprit provoqua, trois mois plus tard, d'autres condamnations à mort, celle notamment du professeur Huber, de l'Université de Munich, dont le cours sur la théodicée de Leibnitz rassemblait un nombreux auditoire, et celles de deux étudiants, **Villi Graf et Alexandre Schmorell.** Leurs effigies accompagnent celles de Christophe Probst et de Hans et Sophie Scholl sur le monument de marbre qui a été élevé à leur mémoire dans la cour d'honneur de l'Université. Et voulant honorer tous ceux qui ont dit **non** à la tyrannie, la ville de Munich a appelé l'un de ses lieux les plus fréquentés : **Place des victimes du National-Socialisme.**

Jean TOULAT.

« Fraternité », n° 165. Avec autorisation.

RETENEZ BIEN CETTE DATE :

17 AVRIL

DEJEUNER DE PRINTEMPS

à « L'Opéra-Provence »

12 heures

——oOOo——

CHERS AMIS ARDECHOIS ET GARDOIS

Comme nous en avions convenu lors de notre rencontre à Nérac-les-Bains l'an dernier, c'est le jeudi **19 mai,** que nous nous réunirons autour d'une table cette année et espérons que vous serez nombreux à répondre à cette invitation.

Nous avons retenu **Saint-Jean-du-Gard,** à «L'Oronge», pour vous accueillir vers 12 h 30 pour le repas. Le prix du repas sera entre 125 et 130 F, tout compris. Le menu vous sera communiqué ultérieurement.

Nous serons heureux si des amicalistes d'ailleurs nous font le plaisir de se joindre à nous.

J'ajoute pour ceux d'entre vous qui le désireraient, qu'ils pourront trouver des chambres très confortables à « L'Oronge » dont voici l'adresse : 103, Grande Rue, Saint-Jean-du-Gard. Tél. : 66 85 30 34. Vous y trouverez le meilleur accueil.

Nous attendons vos inscriptions :

— pour le Gard : GRANIER: Tél. 66 64 04 42 - 66 25 21 96.

— pour l'Ardèche : MOUFFLET : Tél. 75 36 85 17.

Granier.

—ooOoo—

CHOSES VUES (3)

« ...Au début de 1941, M. A. reçoit des locataires venus des usines et des camps, tous heureux bénéficiaires d'une hernie ou d'un appendice défectueux, qu'ils viennent faire opérer pendant que cela ne coûte rien, d'un furoncle encombrant, soigneusement entretenu, d'un estomac à bout de souffle devant l'éternel baquet alimentaire des camps. Beaucoup possèdent l'art et la manière d'exercer la vigilance du médecin par quelque mal imaginaire et subtil, qui leur galope des jambes à la poitrine, du pectus à l'encéphale et du sternum aux régions lombaires. D'autres vous arrivent pour la visite, en parfaite santé, fumant une pipe dans laquelle ils ont dissimulé un cachet d'aspirine qui fait monter la fièvre à 40° et leur vaut la position allongée pendant 48 heures, stupéfiant la science des majors allemands qui, décidément, ne comprennent rien au tempérament français... Quelques-uns savent, pour être hospitalisés, se rendre indésirables dans tous les camps et toutes les fermes où ils passent. Tel ce postier d'Orléans, qui conduisit un attelage de façon à casser trois barrières dans la première ferme où il est affecté, réussit à embourber le cheval dans la seconde, pour tomber enfin dans une exploitation dirigée par deux vieilles filles. Là, il a trouvé le bonheur, car il n'a rien à faire, aussi tâche-t-il de se montrer prévenant. Le premier dimanche, ses patronnes, avant de s'absenter pour la journée, lui font comprendre qu'une vache va bientôt mettre bas et qu'il devra prévenir les voisins : « Ya ! Ya ! Moi Gross Bauer (riche paysan) en France ». Par ses délicates et savantes manœuvres de l'appareil ad hoc, le veau allait s'écraser contre le mur et, le lendemain, la vache crevait !

De tels clients sont ballottés d'une contrée à l'autre et finissent par échouer à l'hôpital après quelques jours de cellule. Les infirmiers français se font d'ailleurs un devoir de les accueillir et de les renseigner sur les maladies incontrôlables : maux d'estomac et de chevilles, rhumatismes pour ceux qui se sentent de taille à affronter les piqûres, chutes anciennes et mauvais traitements subits du fait des Anglais à Dunkerque... Ça, c'est immanquable et très long à guérir ! Le patient a le temps de tomber réellement malade ou de reprendre des forces.

Braves amis des camps ! avec quel plaisir nous vous recevions, porteurs de bonnes nouvelles et d'histoires ! Et comme votre étonnement nous amusait !... Et comme aussi vos infirmiers avaient plaisir à vous servir ! Des tartines en cachette d'abord, parce que vous aviez toujours faim, puis un bain. Ensuite, un lit. Ah ! que vous étiez drôles devant un lit et que nous aimions à contempler votre réaction ! Vous sembliez pleins de respect et d'hésitation devant ce confort, inconnu depuis longtemps... Des draps bien blancs, exprès pour vous, des draps où vous allez vous allonger, vous retourner, vous étaler, vous enfoncer... Des draps tout frais que vous ramènerez sous votre menton, sur vos oreilles ! Des draps qui vont ressouder vos os disloqués... Des draps... des draps... Vous en prenez possession avec volupté, avec avidité, sans en perdre un recoin. Vous frissonnez d'aise..., vous riez..., vous oubliez tout ! Vous avez du linge propre : c'est comme si vous aviez une peau neuve, douce et parfumée. Vous êtes dans un bain réconfortant : quelle jouvence ! Vous semblez ne pas nous croire et vous nous regardez, étonnés, avec un sourire béat... puis, tout d'un coup, votre cœur bondissait et vous disiez, un peu tristes : « Ah ! si les copains savaient ça ! » Puis, vous cachiez votre tête, pour songer aux camarades des camps, sans doute. Vos voisins vous disent qu'à M. A. les blessés sont bien soignés, qu'ils mangent, qu'ils boivent... Vous dormez ! Des blessés se plaignent et hurlent... Vous dormez ! Des infirmières passent qui vous interpellent... Vous dormez ! Des heures et des heures, sans trêve, sans cauchemar, sans rêve ni douleur, des heures et des heures vous avez dormi ! A votre réveil, vous ne réalisez pas encore et vous demandez : « Où suis-je ? »

D'autres visiteurs, moins malades, surpris par un si brusque changement de régime, ne peuvent pas dormir, tellement ils ont d'aise après tant de souffrances. Mais tous, pendant quelques jours, étaient émerveillés et dociles et considéraient les blessés de guerre comme des veinards. Pour conserver une si bonne planque, bientôt ceux-là seuls se découvrent des températures invraisemblables, quand l'ardeur d'une belote ne leur fait pas oublier d'astiquer vigoureusement le thermomètre contre la couverture de laine. Ils savent aussi que le malade doit avoir cinq dixièmes de plus l'après-midi que le matin, un appétit défaillant, quitte à déguster, en l'absence des infirmières, les nombreuses tartines que leur réservent les copains, complices avisés.

Ils peuvent être considérés comme les soutiens de l'hôpital, car chirurgiens et médecins nazis ne tiennent pas à se défaire d'une clientèle satisfaite de peu et qui leur permet de rester assez loin du théâtre des victoires de la Grande Allemagne. J'ai vu des médecins ordonner à leurs convalescents de se cacher dans les waters quand passait le médecin-chef. Les infirmières y tiennent aussi, car ces malades peuvent nettoyer les parquets et les lits et sont fort peu gênants, puisqu'ils ne demandent aucun soin.

Le personnel français est bénévole. Alfred Cervi, dit « Fredo », était, dans le civil, masseur dans un hôpital de Paris. Sergent au 23e Colonial, il fut blessé d'une quarantaine d'éclats d'obus et de grenades aux jambes et dans le dos ; soigné à Arlon, en Belgique, puis transporté à Bedburg-Hau. A peine guéri, la fureur du métier le reprend et le voici, massant les membres paralysés, au grand ébahissement des médecins allemands qui admiraient la réussite de ses méthodes et lui demandèrent bientôt de donner des soins aux allemands eux-mêmes. Fredo se promenait de pavillon en pavillon, soignant ses malades de plus en plus nombreux, car les Allemands préférèrent vite les douces méthodes du Français aux procédés énergiques des chirurgiens de la Wermacht. Son retour était attendu chaque soir à M. A. Fredo rapportait une petite provision de cigarettes, des impressions toujours intéressantes sur le moral des Fritz et des bobards entendus aux émissions de la T.S.F., car il connaissait un peu l'allemand et bien mieux l'art de cuisiner les gens. Très serviable et de belle humeur, racontant fort bien les histoires drôles en roulant de grands yeux et tordant une large bouche, son crâne pelé, ses 40 ans et ses fonctions faisaient de lui le caïd des gens qui peuvent tenir debout.

René Castel, sanitaire dans un G.R.D., fut blessé à Dunkerque, puis transporté à l'hôpital Saint-Laurent, de Liège, d'où il partit pour l'Allemagne. Parisien débrouillard, de belles manières et présentant bien, il sait extorquer des officiers et des infirmières les autorisations et les petites faveurs. C'est l'homme des missions délicates : préparation des repas en compagnie des Schwestern, nettoyage des instruments de la salle d'opération avec la Schwester Bertha. Il a le droit de badiner avec tout le personnel féminin, infirmières, femmes de corvée, dactylos ; mais c'est un malin qui évite tout ce qui pourrait lui attirer des ennuis, et sait dissimuler son profond mépris pour les Chleuhs sous des dehors serviables. Bon camarade, il partage avec moi, son collègue infirmier, tout ce que lui rapportent ses bonnes grâces : cigarettes, savon, gâteries.

Au sein de ce monde composite, interpellé en français, en polonais, en allemand, je courais de mon mieux, d'une salle à l'autre, pour satisfaire aux demandes des malades ou aux ordres du personnel allemand. Ma qualité de Religieux soulevait fréquemment des discussions sur la religion : il n'y a tels pour en parler que ceux qui n'en ont point ou affectent de n'en point avoir, tellement l'homme, dans le malheur surtout, est tourmenté par l'idée de Dieu. Un jour, après une de ces controverses où ma barbe me donnant des allures de chevalier de la brousse, Herrewyn trouva le mot qui fit fortune : « Mon vieux barbu, tu es un Dodore. Tu sais ce que c'est un Dodore ? Eh, bien, chez moi, on appelle ainsi les Missionnaires ». On rit et, depuis ce jour, on ne connut plus que « le Dodore ». (...)

(A SUIVRE).

Les Anciens d'ULM/DANUBE
Sous L'ORMEAU

A MES AMIS...
POUR UNE ASSEMBLEE GENERALE

Qu'êtes-vous devenus, mes amis de là-bas ?...
Vous, que mon cœur blessé recherche, avec angoisse,
Dans la crainte d'apprendre un ténébreux trépas
Au coin d'un cimetière, en lointaine paroisse.

Qu'êtes-vous devenus ?... Vous, dont l'amer destin
A partagé le mien durant tant... Tant... D'années...
Quand vos rires, souvent, n'étaient que « cabotins »
Provocation ultime aux hordes forcenées.

Qu'êtes vous devenus, mes amis... Mes copains
Pour qui mille chansons me venaient sur les lèvres ?...
Nous étions entre nous... Ni pauvres, ni « rupins »
Jean, René, Louis, Machin, Berchot, Faucheux, Lefebvre,

Hintz, Schroeder, Crouta, Blanc, Raffin, Yvonet...
Combien d'autres encore, au fond de lointains rêves ;
Ceux qu'on savait ailleurs, ceux qu'on imaginait
En ces temps sans pitié, sans faveurs et sans trève.

Qu'êtiez-vous devenus ?...
Mon cri fut entendu.
Je vous ai retrouvés, beaucoup portant lunettes,
Ayant le dos voûté, le squelette tordu
Par un vieux rhumatisme... Et la marche moins nette.

Mais vous étiez tous là... Sous les cheveux plus blancs
J'ai retrouvé, soudain, un parfum de jeunesse
Effaçant, tout à coup, le long... Pénible et lent
Etalement des ans, et les rides traîtresses.

Camarades... Salut... Vous n'êtes pas changés ;
Votre âme est aussi pure, et vos rires espiègles
Me prouvent que les heurts dont vous fûtes chargés
N'ont pas gommé, chez vous, l'euphorisante règle.

Celle qui fut la nôtre, au temps des avatars
Quand tout allait si mal, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Que nous n'espérions plus un incertain « Plus tard »
Et pourtant décidions de toujours faire face.

Oui, vous êtes bien là... Tels je vous ai connus
Frondeurs... Moqueurs... Rusés... Prêts à lutter quand [même...
Dignes de vos passés, vous êtes devenus
Et je suis fier de vous, car, AMIS,
je vous aime.

A, BERSET.

Tours, février 1988.

—0—0—

LE COIN DU 852

Vous avez lu, dans le numéro de janvier du « Lien », que l'assemblée générale de l'Amicale aura lieu le dimanche 20 mars prochain à l'emplacement habituel, c'est-à-dire à La Chesnaie du Roy, dans le Bois de Vincennes. Vous avez lu aussi, dans mon article, que je faisais un appel aux anciens du 852 pour qu'ils fassent leur possible pour assister à cette réunion ainsi qu'au banquet qui la clôturera.

Y aura-t-il encore, cette année, une table réservée au 852, comme les années précédentes ? Je le souhaite volontiers mais cela ne dépend pas uniquement de moi, c'est plutôt de vous tous que cela dépend.

Je sais bien qu'il y a des tas de problèmes qui se posent à chacun d'entre vous avant de prendre une décision. Depuis que vous êtes tous en retraite, ceux qui habitaient Paris et la région parisienne ont tous abandonné la capitale et se sont fixés dans la province de leur choix. Quelque fois bien loin, à plusieurs centaines de kilomètres. La longueur du trajet est à prendre en considération ; peut-on encore la faire en auto sans risque ? et s'il faut prendre le train, n'est-ce pas toute une expédition pour trouver la gare la plus proche ; tout dépend, bien sûr, de l'endroit où on a fixé sa résidence. Et puis, arriver le matin à Paris après un voyage peut-être fatigant et repartir le soir, dès la dernière bouchée avalée, est-ce bien raisonnable ? Nos vingt ans ne sont plus là, et depuis longtemps déjà.

Jusqu'à présent vous avez su surmonter ces ennuis et il y a toujours une table du 852, plus exactement une table où les représentants du Kommando d'Aschen étaient en majorité, y compris les épouses. En sera-t-il de même cette année ? En tous cas, si vous avez l'intention de venir, faites-vous inscrire au plus tôt à l'Amicale et prévenez moi par la même occasion.

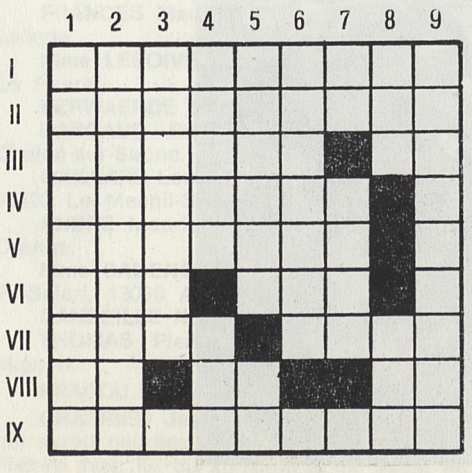
J'ai reçu de bonnes nouvelles de Francis GOGER me disant que la tempête qui a sévi sur la côte bretonne n'a pas réussi à démolir sa maison. De son côté René BAZEILLE attend les beaux jours pour reprendre ses occupations de jardinage. Il serait très heureux si un ancien du 852 avait l'occasion de passer dans ses parages et venait lui rendre visite ; il songe déjà à tous les souvenirs qui seraient évoqués au cours de l'entrevue. Alors, avis aux amateurs et je rappelle son adresse, Le Rousset d'Acon, 27570 Tillières-sur-Avre.

Mmes BEAUMIER et VILLETTE, toujours fidèles à l'Amicale, ne manquent jamais de lire le Lien et, par la pensée, elles revoient les camarades de leur mari. Qu'elles soient remerciées de leur fidélité au souvenir. Nous pouvons les assurer que, de notre côté, nous n'oublions pas Paul et Bernard qui furent à nos côtés, pendant tant de mois, et avec qui nous avons partagé, en frères, nos peines et nos joies.

Une triste nouvelle à vous annoncer ; notre camarade Paul MEUNIER a eu la douleur de perdre son épouse à l'âge de 86 ans. Le décès remonte à plusieurs mois mais je n'en ai eu connaissance que récemment par DEHOSSAY. Nous assurons notre ami MEUNIER de toute notre sympathie dans cette pénible épreuve et lui adressons nos sincères condoléances.

René LENHARDT.

Mots croisés n° 439 par Robert VERBA



HORIZONTALEMENT :

I. - Ce risque d'être un chasseur ou un chauffeur sans permis. — II. - Atténuer les termes trop hardis. — III. - Quand on est de bonne... tout va bien ! - Double règle employée par les dessinateurs. — IV. - Etêtiez pour favoriser la croissance en épaisseur. — V. - Levier de commande. — VI. - On l'attend pour se faire dorer. - Celui de la Saint-Martin fait plaisir. — VII. - En avoir signifie, ne pas se laisser aller. - Ville de la Finlande méridionale. — VIII. - En y ajoutant « et à toi » signifie une grande familiarité. - Marque le mépris. - Préposition. — IX. - Critiquées avec violence.

VERTICALEMENT :

1. - Impétueuse. — 2. - Il a le sens de l'enseignement. — 3. - Tourner et retourner une chose dans son esprit. — 4. - Blanc mat et terne qui donne une impression désagréable. - En 1944, nom donné à l'ensemble des formations militaires de la résistance. — 5. - Qualité de ce qui est aigu. - Etre à la page. — 6. - Ancienne jeune femme élégante aux mœurs faciles. — 7. - La veille (phonétiquement). - On les appelle aussi Saint-Pierre. — 8. - Partie de manche. - Est grand ouvert. — 9. - Actions de construire en élevant.

La gazette de Heide : cinquante ans après

J'ai reçu de mon ami HAUSPIE Georges, amicaliste du stalag X B, une lettre.

Georges est un Belge qui résidait en France, de parents belges, mais comme beaucoup dans son cas, il fit son service militaire à vingt ans, en Belgique en 1938.

Pour le 10 mai 1940, il était sous les drapeaux et se trouvait sur la ligne fortifiée de Hasselt dans le Limbourg belge. Après les bombardements meurtriers d'artillerie, sa 9e Compagnie du 4e Régiment de ligne fut contournée à Vervelgen, près de Courtrai, devant la Lys. Tout le monde a connu le désarroi de cette époque.

Après notre repli, ces soldats belges crurent qu'ils allaient être démobilisés comme le leur faisaient croire les Allemands. Ils furent alors parqués en attendant la soi-disant feuille pour rentrer dans leur foyer. Nous savons ce qu'il leur arriva pour les avoir retrouvés dans nos Stamlagers et nos Kommandos, prisonniers au même titre que nous.

HAUSPIE, après un stage au Stalag XB de Sandbostel, puis dans divers kommandos de travail : Bergensted, Meldorf, se retrouva au camp IV de Heide. Il fit, comme beaucoup, sept années avant de retrouver Elbeuf (ouf !... fini l'uniforme).

Sa fiancée l'y attendait. C'est à elle que DELEPINE avait dédié la chanson « Envoi de fleurs à Marie-Louise » qui la combla de joie, dont voici une strophe.

« ...Le duo qu'hier nous aimions chanter
Il faut qu'il devienne un chant d'espérance
Gardons notre foi, car pour nous aimer,
Nous aurons encore de beaux jours, je pense... »

P. Delepine.

Et voici que dernièrement, dans le journal de la localité, les rescapés du 4e Régiment de ligne firent passer un avis de recherche à l'intention de notre ami Georges qui lui tomba sous les yeux. Il prit contact avec eux. Il ne peut malheureusement pas se rendre en Belgique à la réunion qui regroupera les survivants, sa femme n'étant pas en bonne santé...

Que d'heureux chez nos amis belges. Après DENOEL, HAUSPIE...

Vive la fraternité franco-belge !

Cet ami me charge de vous faire partager sa joie, dont acte.

—o—

Après cette lettre de HAUSPIE, je reçois, de Pierre HUON, le programme du réveillon de Noël du Kommando 509, pour l'année 1942.

Beaucoup retrouveront leur nom parmi les chanteurs, acteurs et musiciens. Certains ne sont plus, hélas ! Je vous transmets ce réveillon intégralement :

Kdo 509 Jeudi 24 décembre à 21 heures Kdo 509

REVEILLON DE NOEL 1942
au programme :
« UN CLIENT DIFFICILE »
Sketch de Max Régnier et Pierre Ferrary, interprété par :
Joseph Lacroix : le Monsieur.
Jean Théry : Prudent, secrétaire du commissariat.

—o—o—

Grande Tombola

—o—o—

« LE LOCATAIRE DE MONSIEUR MELASSIN »
Comédie en un acte de Loys de Kerval, interprétée par :
Joseph Lacroix : Mme de Saint-Pruneau.
Jean Théry : M. Melassin.
Georges Humblet : M. Maillepart.
Pierre Pernot : Max Gibon de Saint-Pruneau.
Pierre Lethellier : le commissaire.
Jules Bidaut : le domestique.

—o—o—

INTERMEDES DE CHANT, par MM. :
Maurice Ballet, Alcide Bouche, Nicolas Carrier, Jean Chedeville, Georges Demérelère, Jules François, Georges Humblet, Edmond Hasselaire, Joseph Lacroix, Pierre Lengagne, Henri Lelotte, Roger Marquette, Jules Seguin, Robert Vannod. Accompagnement : André Deloye et Pierre Huon.

—o—o—

A MINUIT : CHANT RELIGIEUX

« Le Noël que voici est celui qui présage
Aux proscrits que nous sommes la fin de l'esclavage
Prisonniers mes frères ! Conservez dans vos cœurs
La flamme qui soutient ceux-ci dans nos malheurs ».

Roger Marquette.

—o—

Adler DENOEL m'envoie, coïncidence, un article de son homonyme belge Marcel DENOEL, découpé dans le journal belge « Le prisonnier de guerre » sur les Allemands KGF en Amérique et en Angleterre. Vous constaterez que si les Russes ont fait la vie dure aux prisonniers allemands et aux Malgré-nous, les Allemands prisonniers en Grande-Bretagne et outre-Atlantique avaient la vie belle. Jugez-en vous-mêmes...

LES P. G. ALLEMANDS ET LA CONVENTION DE GENEVE

« Si le texte de la Convention de Genève ne fut pas porté à notre connaissance lors de notre captivité en Allemagne, il n'en fût pas de même dans les camps de P. G. allemands, notamment dans le camp n° 2228, camp sous autorité Britannique, érigé en mai 1945, près de Overijse et qui pouvait contenir 60.000 P. G.

Suite à une visite effectuée par le délégué du Comité international de la Croix-Rouge, le 17-7-45, celui-ci fit parvenir au commandant du camp, le 8-5-45, vingt exemplaires de la Convention de Genève, en allemand.

Lors d'une nouvelle visite le 19-9-45, il a pu constater que chaque homme de confiance des vingt enclos en posédait un exemplaire. Il nota également dans son rapport avoir eu un entretien avec l'homme de confiance principal allemand concernant les questions qui touchent l'application de cette convention. Aucune plainte ni réclamation ne furent formulées ! »

AU U.S.A., NOEL 1944. REPAS PLANTUREUX DE NOEL

En Allemagne également plusieurs livres ont paru relatant la vie de leur P. G. en captivité. Connaissant l'allemand, Marcel DENOEL a relevé ce qui suit :

« Repas de Noël servi le 24-12-44 par le commandant du camp de Hampton Roads, Etat de Virginie, U.S.A.
— Jeune dindon farci de feuilles de sauge, rôti.
— Abats d'oie avec sauce-compote d'airelles, flocons de pommes de terre, pommes de terre confites, haricots verts au beurre, asperges.
— Salade de fruits avec mayonnaise, cœur de céleri, olives, pickles.
— Gâteaux aux pommes, fromage, crème glacée ».

Le narrateur dit, qu'il n'a trouvé aucun mot sur ce qui était servi les autres jours, mais ce n'était sûrement pas des rutabagas !

Peut-être que la parution de ces informations intéressera de nombreux P. G. français et belges.

Marcel DENOEL, XIII C.

A titre de comparaison, voici le « menu » de Noël 1944 au Kommando 509 de Heide, chambre 9, Stalag X A : — Soupe de légumes (rutabagas, choux), une tranche de pain dit KK, deux pommes de terre. Boisson : décoction d'orge grillée ; en plus, les géfangs employés à la ville avaient réussi à détourner quelques carpes lors de la vidange d'une pièce d'eau. Notre chambre en obtint une pour 14 personnes, Débitée en tranches elle fut grillée sur le poële de la chambre. Nous ne recevions plus de colis, la poste P. G. étant coupée par les combats. Et il y eut des Noëls encore pires... N'est-ce pas ADAM ?...

—o—o—

J'ai pu constater moi-même, en tant que garde P. G., à la 377e Compagnie de Garde de Prisonniers de guerre allemands du Camp d'Auxonne, combien les Américains gâtaient les K G nazis qui travaillaient à des travaux de terrassement à leur terrain d'aviation de Tavaux, où ils n'étaient pas bousculés.

Ils venaient chercher les prisonniers, le matin, en camions et les ramenaient le soir au camp. Ils leur remplissaient les poches et les musettes de vivres, conserves, cigarettes et pain blanc.

Un jour, un homme de la corvée tenait un seau d'une dizaine de kilos (genre seau à moutarde) rempli à ras bords de pâte à crêpe prête à cuire. Le sous-officier français, préposé à la fouille en fut outré. Nous étions très mal nourris, il le lui confisqua et le remit à notre mess. Le cuistot nous les prépara.

CHAMPAGNE LECLERE
(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)
Manipulant
CHAUMUZY - 51170 FISMES
Livraison à domicile.
Demandez prix

Le lendemain, les Allemands rapportèrent les événements de la veille au commandant américain qui se plaignit à notre capitaine de compagnie ;ce dernier était un ancien de Colditz, l'oflag de sinistre mémoire, qui le reçut comme il le méritait. L'affaire en resta là.

Je précise que ces soldats américains étaient des « marines » aux casiers judiciaires chargés, qui avaient été sortis de prison pour faire la guerre moyennant une remise de peine, autrement dit c'étaient des « Bat'dafs ». C'est pour cela qu'ils avaient des affinités avec les nazis.

Jean AYMONIN - 27641 X B.

P.S. - Si vous voulez chanter « Mon prisonnier » de Delepine paru dans l'avant dernier Lien, c'est sur l'air de « Mon P'tit Kaki » chanté pendant la guerre par je ne sais plus qui, Piaf ou Rina Ketty ?... du théâtre aux armées.

J. A.

P.S. (2) Je rappelle que dans son numéro 426 (janvier 1987) Le Lien a publié un article sur la captivité comparée des **Allemands** en Amérique et en URSS à partir des ouvrages suivants :
— Les Prisonniers, de Daniel Costelle (Edit. Flammarion, 1975).
— Le Médecin de Stalingrad, de Heinz Konsalik (Presses Pocket, 1983).

On peut se procurer encore des exemplaires de ce numéro du Lien au siège de l'Amicale.

Si quelque lecteur est en mesure de nous signaler, références à l'appui, un ou des ouvrages liés directement à la captivité allemande en France ou en Angleterre (ou Canada), écrire au journal. Merci.

J. T.

CHÈRES PHOTOS

Photo ci-contre :

Au premier rang, troisième à partir de la gauche, notre ami Joseph GERMAIN, 21, rue Jean Moulin, 59223 Roncq. Kommando de Mengen (Stalag V B). Recherche ses copains d'alors. Travaillait à la scierie « Dinser ».

Photo ci-dessous :

Aux anciens P. G. du X B (Arbeit-Kommando 1184 C « Admiral Brommy » Brémen). Cette photo du **27 juillet 1941** leur rappellera l'orchestre qui s'efforçait de leur faire, de temps en temps, oublier leur cafard.
Debout, de G. à D. : FACON (chef d'orchestre), CARON (animateur et soliste), CHAUVET, MATRAT, ROBERT (infirmier), HUDANSKY (interprète), X...
A genoux, de G. à D. : PIERRET, BENOIT, ROSSIGNOL, PEREZ.

De grâce... enfoncez-vous cela bien dans la tête : lorsque vous nous écrivez, mentionnez bien sur l'enveloppe :
AMICALE DES STALAGS V B - X A, B, C,
46, rue de Londres, 75008 Paris.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS V B - X ABC.

Nom : .....
Prénoms : .....
Adresse : .....
Date de naissance : .....
Immatriculé au Stalag ..... sous le N° .....
Kommando .....
Fait à ..... le .....
Signature.

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE V B-X A, B, C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à **50 F** par mandat, versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D, ou chèque bancaire.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Votre courrier qui arrive en abondance est notre cadeau pour la nouvelle année. Vos lettres, vos vœux, vos compliments, vos dons pour notre Caisse de Secours, sont notre récompense et nous ne savons comment vous remercier.

Notre journal, « Le Lien » qui nous rattache, montre que la mémoire reste intacte au souvenir des durs moments passés ensemble et à l'amitié qui nous unit jusqu'à ce jour. Amitié augmentée de celle de nos épouses et de nos veuves qui, en souvenir de leur compagnon, font part de leur solidarité en nous écrivant, aidant notre journal et notre Caisse de Secours.

A beaucoup d'entre nous l'âge avancé réserve bien des maux, mais gardons le moral ! Profitons au mieux du temps qui nous reste, espérons le plein de promesses. Bonne santé à vous tous, merci pour vos lettres et votre soutien.

MARIE Marcel, 27, Av. du 13e Dragon, 77000 Melun.
PAUMIER Robert, 16, Av. Jean-Jaurès 93310 Le Pré Saint-Gervais.
Mme Vve **PEYROUX,** Clermont, 40180 Dax.
GELORMINI Martin, 20243 Prunelli di Fiumorbo, Corse.
LEBRUN Amédée, 28, Route de Paris, 54570 Foug.
LACROIX Adrien, rue Pierre Bonnard, 38690 Le Grand Lemps.
LORION Roger, 11, rue de la Croix, Saint-Benoît-sur-Seine, 10600 La Chapelle Saint-Luc.
LABOUREY Lucien, 5, r. Voulot, 25250 Isle-sur-Doubs.
FILIPPI Antoine, Arca, 20137 Porto Vecchio
DELAHAYE Gilbert, 17, Av. Maréchal Foch, 76390 Aumale.
CHABOT André, Ile de Charrouin, 85770 Vix.
ROBINEAU, 21, rue de Strasbourg, 47000 Agen.
RIGAL François, 20, Av. Amiral Nabona, 66300 Thuir.
DE GRAVE Jean, « La Côte d'Hyot », 74130 Bonneville.
BOISSINOT Louis, « La Martinière », 49310 Vihiers.
PETITGENET Paul, 2, Envers la Gare, 88310 Cornimont.
ROSIN Henry-Marcel, 30, rue de l'Ancienne Eglise, 44830 Bouaye.
CARLIER Jules, 14, rue Jean-Mermoz, 80200 Péronne.
BOUREL Gaston, 27, rue Delval, Fromelles, 59249 Aubers.
SEREE Lucien, à Athie, 89440 L'Isle-sur-Serein.
ODIN Jean, Pont du Bois, 70210 Vauvilliers.
POINTARD Albert, 22, rue Porte Vieille, 18300 Sancerre.
BERNE Maurice, Malbrans, 25620 Mamirolle, ancien du X B, kommando X C 206, aimerait retrouver un ancien K.G.F. qu'il a connu.
MARCY Paul, 21, Place Aristide Briand, 30000 Nîmes.
BLANC Auguste, 44, Bd du Minervois, 34210 Olonzac, à qui nous souhaitons bon rétablissement. Merci Madame Berthe.
CARATY André, 12, rue Alexis Maneyrol, Préfailles, 44770 La Plaine-sur-Mer.
THAUVIN Gilles, Lussay, 41500 Séris.
JACOB Charles, Route de Montigny, Azy 18220 Les AiX d'Angillon.
FOURCOUX Joseph, 101, Av. de Stalingrad, 13200 Arles.
BRIET Lucien, 19, rue de la Plante, 10340 Les Riceys.
SAINT-MARTIN Jean-Louis, Quartier de la Cour, 12370 Belmont.
GUIAUGUIE Pierre, Route de Beaugency, Ligny-le-Ribault, 45240 La Ferté Saint-Aubin.
DE MALHERBE Jean-Charles, 2 bis, rue des Bervallières, 44000 Nantes.
EMERY Marcel, 3, Impasse Poussin, 95120 Ermont.
DE ROECK Georges, 39, Allée Dupleix, 93190 Livry-Gargan.
DESTOUCHES Lucien, 43, Av. E. Herriot, 92350 Plessis Robinson.
ROUGEOT Jean, rue des Perrières, « Bagatelle G », 21000 Dijon.
BONNET Marcel, 34, rue Préval, 39110 Salins.
ALBRAND E., 7, rue du Pont, 78690 Les Essarts-le-Roi.
MARGOT Henri, Percey-le-Pautel, 52250 Longeau-Percey.
SOUDANT Etienne, Juvincourt, 02190 Guignicourt.
NICOLAS André, Château Missier, Salon-de-Vergt 24380 Vergt.
NANDILLON René, La Croix aux Jarrigues, 36190 Orsennes.
JOLIVET Jean, Au Bourg Artaix, 71110 Marcigny.
FLORENTIN G., 2, Av. Courtois, 94000 Créteil.
MAILLET Michel, « L'Aventure », La Villeneuve en Chèvre, 78270 Bonnières.
CHEVALLIER Georges, 83, rue Mauljean, 32130 Wassy.
FOUCHER Albert, 19, Allée de Bellevue, 93340 Le Raincy.
KELLER André, 32, Rés. Concorde, 62220 Carvin.
BECKERT R., 61, rue Pasteur, 54000 Nancy.
LE CAGNEUX Marc, 26, Allée Clos Fleuri « Les Séquoias », 45000 Orléans.
LAMOTHE Louis, Prudhomat, 46130 Bretenoux.
VAGANAY Pierre, 5, rue du 11 Novembre, Loire-sur-Rhône, 69700 Givors.
VATINEL Georges, Colpo, 56390 Grand-Champ.
HAMEL Jules, 26, rue de Darnetal, 76000 Rouen.
LECLERC Roger, Manneville es Plains, 76460 Saint-Valéry-en-Caux.
BOUSSET Pierre, Tournobert, 63770 Les Ancizes Comps.
ENCELOT, Villeherviers, 41200 Romorantin.
MOREAU Maurice, Le Croix Brevet, Drain 49530 Lire.
VITAL Roger, Bouzel, 63910 Vertaizon.
HARDY Gabriel, 8, route Royale, 77330 Ozoir-la-Ferrière.
PADIOLEAU J.-B., Les Moutiers-en-Retz, 44580 Bourgneuf-en-Retz.
Mme BEHOTEGUY Andrée, 3 ter, rue de la Muette, 78600 Maisons-Laffite.
RELION Charles, rue Bel Air, 39700 Orchamps.
BERTHOU, Lamblore, 28340 La Ferté-Vidame.
LEBLANC Gilbert, 1, Grande Rue, Mérobert, 91780 Chalo Saint-Mars.
Mme CLAUDEL Berthe, 5 , rue des Jardins, 88440 Nomexi.
CASSANT Roger, Vitarelle, 47110 Ste-Livrade-sur-Lot.
COIFFARD Paul, Chemin Bas de Montagnac, 34120 Pézenas.
MONSAVOIR Robert, St-Pierre-d'Autils, 27950 Saint-Marcel.
BEDEL Charles, 2, rue de l'Ancienne Ecole, 88600 Brouvelieures.
SICRE André, 15, rue Pouche, 81200 Mazamet.
BASSEN Georges, 29, rue du Maréchal de Lattre de Tassigny, 71100 Chalon-sur-Saône.
JOUILLEROT Gaston, 11, rue de Champagne, Bourguignon 25150 Pont-de-Roide.
CANNAUD Jean, Gaujac 30330 Connaux.
SOYEUX Roger, Lisles, 02340 Montcornet.
PETIT Pierre, 4, Av. Louis Ripault, 86100 Châtellerault.
DEPRET J., 7, rue Mistral, 62000 Arras.
FEUILLET René, 63, rue de Roux, 17000 La Rochelle.
SAIZ Joseph, 18 bis, rue de la République, 50120 Equeudreville.
LABIS Raymond, 372, rue du Sergent Grevin, 60700 Sacy-le-Grand.
MOLAGER Gabriel, 42110 Pouilly-les-Fleurs.
JEANTET Louis, Chem. de la Fontaine, 74910 Seyssel.
GOBERT Pierre, Perthes, 08300 Réthel.
CHARPENTIER, 20, rue Bassompierre, 54000 Nancy.
CHAVEROT Jean-Marie, 42780 Violay.
GARNIER Gaston, Vienne-en-Val, 45510 Tigy.
OLLIVIER Benjamin, 12, rue des Chardonnerets, 44300 Nantes.
GUERS André, « La Resse », Airy-sur-Alby, 74540 Alby-sur-Chéran.
JAUNEAU André, 33, Bld Eugène Riffault, 41000 Blois.
THIRIET Raymond, Viménil, 88600 Bruyères.
Mme FLEURY Laure, Prouilly, 51140 Jonchery-sur-Vesle.
LIVERNAIS, 20, Av. du Gl Leclerc, 45800 St-Jean-de-Braye.
LE FLOCH, 12, rue Youenn Drezen, 29000 Quimper.
POEUF Jean-Baptiste, rue des Granges, Le Breuil-sur-Couze, 63340 Saint-Germain-Lembron.
GAMBLIN Maurice, 3, rue de Kervaquet, 44490 Le Croisic.
SANTIAGO Emmanuel, Av de l'Aérodrome, « Villa Mi Casita », 64200 Biarritz.
MESNIER Maurice, « Le Michel-Ange », 06530 Peymeinade.
NADEAU Raymond, 10, rue de la Chapelle, La Cotinière, 17310 Saint-Pierre d'Oléron.
MARTIN Pierre, 108, Quai Guy de Maupassant, 76400 Fécamp.
SANIAL Elie, 07310 Saint-Martin-de-Valamas.
Mme DINE Hubert, 26, rue Neuve, Midrevaux 88630 Coussey, nous écrit : « Il faut vivre la solitude pour la comprendre, hélas ! Deux ans que mon mari est décédé et pour moi la peine est toujours aussi grande. La plaie que j'ai au cœur ne se cicatrisera jamais. C'est très dur de continuer cette vie seule. Hélas beaucoup sont dans mon cas. La vie, les fêtes, n'ont plus d'attrait pour moi. je marche comme un robot et pourtant il faut continuer à vivre pour ceux qui restent ».

Vos paroles nous touchent énormément, Chère Amie, et malheureusement plus nous avançons, davantage il y aura de situations similaires. C'est ça la vie et c'est vous qui avez raison : il faut vivre pour ceux qui restent !

Merci pour notre Caisse de Secours, ainsi qu'à :
BESSY André, 8, rue de Preston, 30000 Nîmes.
CAPPELLETTI, 4, rue Michel Cauty, 28250 Senonches.
CHABALIER P., Ste-Marguerite Lafigère, 07140 Les Vans.
ARDONCEAU Roger, 5, Square Yves du Manoir, 91300 Massy.
REIN Roger, 99, Bld. Auguste Blanqui, 75013 Paris.
LEMAIRE Raymond, 6, Allée Ambroise Paré, 92000 Nanterre.
LACHENAL A., Petit Beauregard, Bât. 2, Appt. 2, 78170 La Celle-Saint-Cloud, et félicitations pour le quatorzième petit-enfant.
RICHARD Paul, La Brèche, 49870 Varennes-sur-Loire.
BRACONNIER L., 31, rue du Niger, 75012 Paris.
Me KAUFFMANN Yvette, 24, rue de Chaumont, 52310 Bologne.
PECHENART Antonin, 9, rue Marie Joffe, 92140 Clamart.
GALMICHE René, 4, rue de l'Eglise, 90200 Giromagny.
AYMONIN Jean, 3, rue de l'Abreuvoir Hortensias, 39410 Saint-Aubin.
MORINET Paul, 83, rue du Ml de Lattre, 52260 Rolampont.
BRESSAND Armand, 36, rue Arlin, Rivière Drugeon, 25560 Frasne.
L'Abbé DREMONT Marcel, Vraux, 51150 Tours-sur-Marne.
PLANTINET Fernand, Boucher, Le Langon 85370 Nalliers.
LAFONT-GUALBERT, Bloc 13-47, Chemin Pelleport, 31500 Toulouse.
MOULEROT Raymond, Ste-Croix, 71470 Montpont-en-Bresse.
GENOIS Marius, « Clair Matin », Bât. A.2, route de Nice 13100 Aix-en-Provence.
FRANCES Maurice, Tertre du Château, Couze 24150 Lalinde.
Mme LESOIVE Odette, 8, Impasse St-Michel, 76600 Le Havre.
VERWAERDE Gérard, 29, rue Dufour, 59270 Bailleul.
DARGAUD René, 15 , rue Edgar Quinet, 71100 Chalon-sur-Saône.
GAILLARD Louis, 1, rue Marcel Rivière, « La Verrière » 78320 Le Mesnil-Saint-Denis.
ANDRE Maurice, A.3 Castel, Av. Félix Ripert, 84100 Orange.
Mme CADENEL Marie-Rose, « Charmettes » A.2, Av. F. Solari, 13090 Aix-en-Provence.
CANDEILLE Noël, 179, rue de Verdun 62400 Béthune.
THOMAS Pierre, Le Bourdet, 79210 Mauzé-sur-le-Mignon.
FRACOU René, 7, Av. d'Aygu, 26200 Montélimar.
CHARRIER Jean, 13, rue Notre-Dame, 17200 Royan, qui serait heureux d'avoir des nouvelles des camarades libérés avec lui du kommando de Valdo en Forêt-Noire.
BROSSE Jacques, Rontalon, 69510 Thurins.
LECOURT Jean, «La Métrie», Vauce 53300 Ambrières-les-Vallées.
BATARDIERE J.-M., Chausserotière, Andrèze 49600 Beaupréau.
HYBERT Marc, 28 C.I. Garreau, rue Friedland, 85000 La Roche-sur-Yon.
THIRION Jean, 60, Av. de la Plage, 70170 Port-sur-Saône.
JULIENNE Roland, Coulonges, 14500 Vire.
ATTANASIO Michel, 9, Bld Paul Ramadier, 12000
PERSONNE Léon, Au Vieux Pont, 19260 Treignac.
LAMOURET André, 23 ,rue Curie, 59400 Cambrai.
Mme DIEDELMANN, 12, rue des Grands Moulins, 88100 Saint-Dié.
Mme MASSINET Fernand, 119 rue de Brey, 57140 Woippy.
PERALTA Louis, 11240 Mazerolles-du-Razes.
Mme BERREGES Pierre, St-Bertrand -de-Cominges, 31510 Barbazan.
HIRIBARREN Charles, St-Pée-sur-Nivelle, 64310 Ascain
RAMMAERT Joseph, Berluviers, 10160 Aix-en-Othe.
BONNET Marius, Beauvallon, 26800 Portes-les-Valence.
VAQUETTE-CASTEL, 99, Av. du Gl Leclerc, 80300 Albert.
Mme MARAZZI Joséphine, rue de la Barre, 38260 La Côte-Saint-André.
MEZIERE Henri, 54, rue Marie Guibe, 72470 Champagne.

DECES

Mme BEGHIUM, Place du Jeu de Paume, Aubenton 02500 Hirson, a la tristesse de nous informer du décès de notre ami, son époux. Il nous a quittés après bien des souffrances morales et physiques, le 2 décembre 1987. « Le vide est bien dur à supporter », nous écrit-elle.

Nous la comprenons et nous partageons son chagrin. Avec nos condoléances émues, nous lui adressons nos vifs remerciements pour son don envers notre C. S., et l'assurons qu'elle continuera à recevoir Le Lien comme par le passé.

Ainsi que Mme VASSEUR, 7, rue P. Lebon, 59290 Wasquehal, en souvenir de son cher mari Louis, notre ami, décédé il y aura bientôt 5 ans.

● **REMERCIEMENTS** de M. et Mme Georges FERRET-BRANDT à Henri PERRON et à tous les camarades et amis de Charles BRANDT, après l'évocation dans Le Lien, de son souvenir.

JOURNAL DES COMBATTANTS
et de toutes les victimes des guerres
(Hebdomadaire fondé en 1916 par A. LINVILLE)

● **Informé**
● **Impartial**
● **Passionnant**
● **Combatif**
● **Indépendant**

ABONNEZ-VOUS :

6 mois : 115 F
1 an : 225 F

Adresse : 80, rue des Prairies, 75020 Paris.
C.C.P. Paris 662-33 Y

CORRESPONDANCE

Une lettre déjà ancienne de notre camarade Jean FOURNIER, 17570 Les Mathes. (Merci pour le chèque) :

« ...Votre journal est très bien informé, avec des articles fort brillants, en particulier celui de notre jeune camarade Martial Villemin qui heureusement est revenu à peu près intact, ce qui n'a pas souvent été le cas, c'était si dur dans cette région au cours de cet hiver 44-45, en particulier pour ceux de l'infanterie. J'ai combattu aux côtés de la 9e D.I.C. puisque nous étions au même corps avec la 1re D.B. (Général Béthouard).

J'ai été aussi très touché par le récit d'évasion que vous avez publié, évasion que j'ai pour ma part réussie. Je vous remercie ».

Une carte franc-comtoise de notre ami le Dr Henri GINCHARD : « ...bonne et heureuse année 1988 pour toi et tous nos vieux camarades de Villingen. En évoquant le souvenir inoubliable du Noël 1940-1941 au Waldhôtel, qui est celui d'un grand élan de joie mystique, d'espoir, d'amitié et de solidarité entre des hommes qui souffraient ensemble du même mal : être éloignés des leurs et de leur Patrie ».

Merci, toubib, pour ces mots chaleureux et pour ce retour dans le passé qui ne manquera pas d'émouvoir, entre autres, notre ami H. PERRON. Bonne année à toi de nous tous.

Une lettre de notre ami LACROIX Adrien, 38690 Le Grand-Lamps. (Merci pour le chèque) :

« ...Après votre annonce sur Le Lien j'ai fait venir le livre de R. G. Nobécourt « Les soldats de 40 dans la première bataille de Normandie » que j'ai lu avec le plus vif intérêt, ayant moi-même fait partie en juin 40 de cette armée. J'ai connu ce réduit de Saint-Valéry-en-Caux où j'ai été fait prisonnier le 12 juin avec tant d'autres qui comme moi ont parcouru à pied des centaines de kilomètres... pour aboutir à Sandbostel.

Je pense que vous devriez à nouveau en reparler dans un prochain Lien, car bon nombre de ceux qui ont été capturés au cours de cette bataille doivent adhérer aujourd'hui à l'Amicale. Je profite de ce courrier pour saluer très amicalement Clément FORESTIER, de Mende, avec qui j'ai ainsi cheminé sans le savoir jusqu'au X B. (..) »

Je remercie LACROIX pour sa lettre. L'article que j'ai publié sur le livre de Nobécourt devrait, me semble-t-il, suffire pour retenir l'attention de ceux de nos camarades concernés directement par le sujet (les autres également) et les inciter à se procurer l'ouvrage auprès de l'éditeur ou par l'entremise de leur libraire. Je tiens toutefois à dire à mon correspondant que notre journal fera indirectement écho une fois encore au livre de Nobécourt — je lui laisse la surprise — dans son numéro du mois de mai prochain.

Suite page 6..

D'une lettre de Pierre DURAND (Pont-à-Mousson) ce propos que lui a tenu récemment un camarade lorrain —propos accompagné d'une contribution financière —, Jean-Paul CHRISTOPHE : « Pour votre journal qui m'intéresse beaucoup ; je suis d'accord avec vous pour l'Alsacien. Vous dites des choses que nous seuls, qui avons été là-bas, pouvons comprendre et dont nous ne pouvons malheureusement parler qu'entre nous ». Merci à ces deux camarades.

D'un camarade belge, Théo DURIEUX, une lettre dont voici un extrait : « ...avec quelques anciens P. G. de ma région, près de Liège, nous essayons de retrouver le plus possible de courrier en provenance de tous les camps (recherche du cachet « geprüft » allemand) et (cachets de censure des Alliés après la libération de la France) — il ne sera jamais fait état du texte même des documents dont vous nous feriez tenir la photocopie.

Nous recherchons aussi : 1°) du courrier de la guerre 14-18, militaire et civil ; 2°) du courrier de 1939-40 avec l'oblitération « Postes aux Armées » ou « Trésor et Postes » ; 3°) du courrier des stalags, oflags, camps de représailles, de concentration, prisons de France ; 4°) du courrier civil reçu d'Allemagne ou d'Autriche entre 1945 et 1950 avec ou sans timbres-poste ». (...)

Si quelques-uns de nos amis peuvent répondre favorablement à ces sympathiques collectionneurs, voici l'adresse : M. Théo DURIEUX, 64, rue H. Dacquier, B 4370 Waremme, Belgique.

De notre ami l'abbé CICERON Emile, 38470 Vinay, nous avons reçu un fort dossier intitulé « Amitié et Captivité » dont nous le remercions vivement. Le Lien publiera quelques-unes de ces pages dans de prochains numéros. Bonne santé et bon courage pour toutes tes entreprises... intrépide ami !

De René LE HOUCQ, un court extrait d'une correspondance amicale : « ...je lis toujours Le Lien avec un très vif intérêt de la première à la dernière ligne (...) Le récit de ce camarade confondu parmi les Russes (il s'agit du livre de P. Droin) me fait apprécier rétrospectivement combien ma captivité a été, je dirai, planquée, par rapport à la sienne. Quant aux souvenirs de l'engagé volontaire et futur académicien Emile Henriot, ils m'ont replongé en pleine jeunesse avec ces détails et ces odeurs qu'ils ont remués en moi : bruits d'éperons, relents de prises d'armes, de cuir, de crottin et de sueur, tel fut mon Noël 31 lorsqu'à minuit j'arrivai dans la lumière paroissiale de Brequerinque, l'église aux faïences bleu et or — du 20e dragons de Limoges à Boulogne-sur-Mer (les candidats EOR de Melun, 13e dragons, allaient en Limousin cette année-là.

Pour ce qui est des dragons stationnés à Niort pendant l'avant-dernière der des der, difficile à dire (le 17e, peut-être) » (...)

Sur ce même sujet une autre réaction, celle de notre ami R. QUINTON, dont on comprend l'émotion quand on sait ce que lui ont coûté les deux dernières guerres : « ...Comment ne pas répondre sans détour, franchement, à ce que j'ai ressenti à la lecture de ce texte de Henriot. Oui, la forme est assurément une expression de la beauté — la vie en mouvement. Mais il y a le fond, ce qui inspire ce mouvement... : Voici un homme de 20 ans, acteur et témoin, qui dans l'entraînement d'un sang jeune, décrit l'attrait physique de la rencontre, du combat, de la victoire et, pour un peu, de la mort dite glorieuse.

J'ignore ce que fut la carrière militaire de Henriot, c'est un fait qu'il en est sorti et qu'il est remonté de l'enfer, ou d'un enfer, mais tant d'autres, comme mon père, sont tombés sans gloire sanglante et seulement les bronches brûlées par les gaz dits « de combat » (...) Ne crois pas que je ne comprenne ce que fut cet élan des hommes de sa génération, il faudrait que j'ai oublié Péguy (...), mais ce récit juvénile ne me donne qu'une profonde mélancolie » (...).

Ce dialogue non concerté entre deux de nos amis, et dont je livre ici l'essentiel, montre bien ce qui sépare de l'illusion lyrique les réalités de la guerre, la chair martelée par l'acier ou brûlée par l'acide : les morts du champ de bataille sont toujours ensevelis dans une gloire obscure, quels qu'aient été leur vaillance et leur courage. Mais si le texte d'Henriot ne se voulait qu'exercice de style ?...

J. Terraubella.
(A suivre)

LECTURE

FICTION ET RÉALITÉ

« Moi, en 42, j'étais aux Abatilles, réquisitionné par l'organisation Todt. A peine rentré de Syrie où j'ai bien cru rester — il n'y avait plus d'avions — je me suis fait coïcer. Mais le mur de l'Atlantique, je leur ai pas construit. J'en foutais pas une rame. Ils badinaient pas les Boches ! Comment ils traitaient les Arabes, fallait voir ! Avec leurs treillis, même en hiver, et leurs sabots sans brides, ils te les foutaient à genoux sur l'arrête d'une poutre, et hardi petit ! les coups de lanière, ils pleuvaient » (In « Les cotonniers de Bassalane », de Michèle Perrein, p. 189, roman dont l'action se passe en Gironde).

Ayant lu, je m'arrêtai, intrigué et curieux. Ce souvenir évoqué par un personnage du roman était trop bien vu, trop précis pour avoir été inventé. Il devait correspondre à une réalité, mais laquelle ? Qui étaient ces « Arabes » dans la France d'alors ? Probablement des coloniaux de l'armée française de 1939-40, prisonniers de guerre. Mais comment le savoir ? J'en étais là de mon interrogation lorsque me parvint un premier élément de réponse sous la forme d'un article publié par « le P. G. - C.A.T.M. »... intitulé : De septembre 1940 à août 1944 avec les prisonniers coloniaux - Les kommandos forestiers du frontstalag 195 dans les Landes. La plume de Louis Barriety répondait sûrement à ma question en éclairant un aspect méconnu de l'histoire de la captivité.

L'auteur nous conte avec précision l'histoire de ces P. G. coloniaux de l'armée française, renvoyés en France à partir de septembre 1940, regroupés dans des Frontstalags et mis immédiatement au service de l'économie allemande : « Deux Frontstalags, le 195 à Onesse-Laharie (Landes) et le 221 à Saint-Médard-en-Jalles (Gironde) furent affectés à l'exploitation forestière.En fait il s'agissait d'une main-d'œuvre absolument inexpérimentée et, pour son encadrement technique, les Eaux et Forêts obtinrent dans un premier temps la **mise en congé** de captivité de 2.000 ouvriers forestiers (ou soi-disant tels), puis par la suite de 200 ingénieurs et préposés... C'est ainsi que, avec tous mes camarades forestiers, sauf un, nous eûmes la chance de rentrer en avril-mai 1941... »

De nombreux camps essaimèrent de ces Frontstalags vers les localités de la région : Garin, Geloux, Trensacq... Ychoux, Parentis, Mimizan, etc... Le régime de ces « camps » variait de l'un à l'autre, comme dans les kommandos d'Allemagne. On cherchait à s'en évader, bien sûr :

« En général, les recherches étaient assez symboliques et si, par malchance, le fuyard était repris, il s'en tirait avec quelques jours de cellule. A Lué par contre, pas de quartier. La recherche des évadés, menée avec des chiens, était forcenée et les coupables repris **étaient pendus** à la porte du camp où leurs cadavres restaient exposés pendant 48 heures »...

Qui savant cela ? L'étude de Louis Barriety a le mérite d'éclairer cet aspect généralement ignoré des historiens de la captivité et des P. G. qui furent détenus en Allemagne. En 1943, à la suite d'un accord bi-latéral, certains de ces « kommandos » des Frontstalags passèrent sous surveillance... française. Drôle de situation, on en conviendra.

Nul doute après cette lecture que les Arabes dont il est question dans le roman de Michèle Perrein ne soient de ces « coloniaux » des frontstalags landais, peut-être le 221 de Saint-Médard-en-Jalles, proche du Bassin d'Arcachon où se situe l'action des « Cotonniers de Bassalane » — P. G. occupés à fournir en bois de sciage l'organisation Todt et la Kriegs marine, qui avaient en charge l'édification du Mur, gigantesque construction côtière à laquelle, pour reprendre un mot de Churchill, il ne manqua que le toit.

ENCORE

Après l'aviateur allemand (Lien n° 420), voici l'amiral français. Deux connaisseurs, on en conviendra, pour parler avec compétence des troupes de terre de la campagne 39-40 ! L'amiral, c'est Darlan. Le propos épinglé ici est rapporté par l'économiste Charles RIST dans son livre « Une saison gâtée - Journal de la guerre et de l'occupation 1939-1945, Edit. Fayard (Lien n° 410). La scène se passe à Vichy dans le cabinet du grand gourou de la flotte où Rist vient discuter d'une future mission aux Etats-Unis — qu'il refusera, tout bien pesé :

« ...Puis il (Darlan) se lance dans un exposé général. « Il y a deux vaincus dans la guerre, la France et la Russie. Les Allemands vont dans peu de temps être maîtres de celle-ci, et pourront l'exploiter comme ils voudront, — ce qui permettra en Europe continentale de vivre. La France doit faire partie de cette Europe. Elle ne peut pas mourir de faim en attendant que la guerre soit finie. Dans un mois les Allemands victorieux vont se retourner vers nous, et chercher à se rendre maîtres de la Méditerranée. Ils peuvent réussir en passant par l'Espagne et le Caucase. Je serai heureux de voir la Méditerranée. débarrassée des Anglais. Ceux-ci du reste ne peuvent rien faire. Leur armée dont les soldats vont coucher dans leur famille tous les soirs ne vaut rien. **Elle est dans l'état où se trouvait la nôtre derrière la ligne Maginot »** (p. 202 - souligné par nous).

L'armée française ne valait rien ! Les combattants apprécieront ce jugement-couperet de l'amiral tenu le... 11 novembre 1941.

Les tentures, les lambris dorés des palais officiels et les entretiens particuliers permettent des audaces que la lumière du jour et les cérémonies publiques réprouvent. Qui donc se tenait derrière la ligne Maginot sinon la France ? Et qui donc, alors qu'il en était encore temps, refusa la continuation de l'ouvrage jusqu'à la Mer du Nord sinon... « le Conseil supérieur de la guerre dans une lettre signée par le Maréchal lui-même, confirmant tout ce que l'on savait des doctrines surannées de ce Conseil, et du rôle du Maréchal dans la défaite » (ibidem, p. 240 - 25 mars 1942) ?

LE TEMPS REMONTÉ

En 1920-21 les troupes françaises occupent la Rhur. Ernst von Salomon, l'auteur des « Cadets » et des « Réprouvés », alors âgé de 20 ans environ, décrit leur entrée dans Karlsruhe :

« ...Une nuit, pendant ces temps incertains, je rêvai de l'entrée des Français, oui, j'en rêvai, bien que jamais encore je n'eusse vu un soldat français, à part quelques prisonniers de guerre ; — je tiens à ajouter dès maintenant que dix-sept mois plus tard, quand ils occupèrent effectivement la ville, je les vis tels que je les avais rêvés — et voici comment je les vis : brusquement ils étaient dans la ville, dans cette ville morte, assourdie ; des formes souples gris-bleu comme le crépuscule qui tombait entre les maisons, des masques d'un éclat mat au-dessus de visages clairs et blonds et ils marchaient vite, le fusif sur l'épaule, baïonnette au canon, et leur démarche souple, élastique faisait s'entrouvrir leur manteau. Impassibles, tels des automates, ils avançaient rapidement à travers de vastes places désertes, et devant eux le brouillard qui pesait sur la ville se dissipait. Et c'était comme si les pavés gémissaient, comme si chacun de leurs pas blessait un sol torturé et comme si les arbres et les maisons se courbaient devant cette menace triomphante de la victoire, devant l'enivrement mortel, irrésistible de leur marche. Les colonnes avançaient... (p. 22-23) ».

Découvrez la suite de ce saisissant tableau dans « Les Réprouvés », Edit. de poche 10-18, vous serez surpris. Comme vous serez intéressés par l'histoire de ces jeunes allemands qui, refusant la défaite de 1918, se jetèrent dans les combats intérieurs qui suivirent, organisèrent la résistance à l'occupant, prirent part aux luttes politiques et sociales, préludant de quelque manière à l'avènement du national-socialisme.

Chacun se souvient de la doctrine raciste du pur aryen, blond aux yeux bleus, prototype du peuplement à venir de la nouvelle Europe.

Lisant cet autre livre de von Salomon « Les Cadets », c'est avec un étonnement amusé que j'ai noté ce passage (la scène se passe à l'école des Cadets de Karlsruhe, école d'éducation militaire prussienne pour garçons au-delà de dix ans) :

« ...(Il y avait) un cadet de troisième nommé Bachelin. Il n'avait jamais eu un rapport, ses cahiers regorgeaient de huit. Il était cité en exemple à ses camarades et portait sur la gauche un galon blanc, distinction attribuée au meilleur sportif. C'était le seul élève de la troisième classe qui eût été promu au rang de caporal et chef de chambrée. C'était d'ailleurs un excellent camarade. Deux fois, durant l'année scolaire, il avait été admis dans une classe supérieure. Son nom avait une désinence française. C'était un descendant de Huguenots. Il possédait des cheveux noirs brillants, sa taille était élégante et souple. Quelle différence avec ses camarades blonds et gauches. L'élégance française était reconnaissable dans la pensée et la conduite de Bachelin. Il possédait l'amour du service qui distingue les descendants des Huguenots, émigrés en Allemagne. Je l'admirais et, avec une fierté secrète, je me souvenais que je descendais d'une famille également émigrée en Rhénanie lors de la Révolution française. Je ne désirais nullement suivre l'exemple de Bachelin. Ma volonté était concentrée vers un but unique : ne pas me laisser faire ». (Edit 10-18, 1986, p. 40. Edit. allemande Rowohlt, 1933).

On reste toujours surpris de ces références aux Huguenots ou aux émigrés de Coblence dans l'histoire de nos deux pays. En pleine guerre, la revue américaine Foreign Affairs (janvier 1942), en note d'un article « Russia and Germany », remarquait que, à l'exception de Ludendorf, « presque tous les grands chefs de l'armée allemande des cent dernières années ont eu quelque ancêtre huguenot ». Ce qui conduisit André Gide à écrire dans son Journal (11 avril 1942) :

« Intéressante constatation, en illustration aux conséquences des « épurations ». N'a-t-on jamais fait un tableau des familles exilées, des cadeaux que la France a faits à l'étranger par la Révocation de l'Edit de Nantes ? Cet élément de rigidité et d'intransigeance morale dont nous nous appauvrissions ainsi, est celui qui, par la suite, a fait le plus défaut à la France » (in « Chroniques interdites », 2, Edit. de Minuit, 1944).

R. QUENEAU ET 39-40

La guerre vue par Queneau ou la guerre de Queneau ?

Trente-six ans, marié, un enfant, l'écrivain fut affecté quelque part en pays chouan où, de bleu-horizon vêtu, il goûta durant dix mois la vie de dépôt et ses loisirs : « ...lavé un mouchoir, dormi au soleil, lavé les pieds, ...et lu Platon ».

Le critique littéraire d'un grand quotidien écrit sérieusement de cet ouvrage qu'il constitue « un extraordinaire document sur la « drôle de guerre » et qui pour beaucoup changera l'opinion qu'ils en avaient », mais sans nous dire en quoi. Cette opinion étant de très longue date une idée reçue, on nous permettra de douter de la vertu du journal du « Maître du Collège de Pataphysique » pour enseigner ce que fut réellement la guerre aux marches de l'Est, en Flandre et autres lieux de **bataille...**

Tout comme J.-P. Sartre dans ses « Carnets » du même temps, Queneau parle surtout de lui et se livre à de l'introspection distinguée... La guerre (?) dans ces pages s'y révèle légère, absente même, limitée à des considérations, des notations où l'humour le dispute à la désinvolture, et qui irritent. Ainsi, le 17 juin 1940, à la demande d'armistice par Pétain, il écrit :

« ...Le train pour Paris est pris d'assaut : c'est tordant. Une bonne femme qui trimballe sous son bras un loulou blanc provoque mon rire. La vie est admirable. On chante, on rit. Plaisanteries innombrables sur la défaite. On se lève tard, on prend des bains de soleil, on va à la baignade, on court les filles. Ces Français... quels gens frivoles... »

Choses vues, entendues, fictives ou teintées d'ironie, elles n'en sont pas moins la caricature de ce que furent ces semaines de drame pour des milliers de Français — combien y laissèrent la vie ?

Dieu lui ayant « interdit toute vanité littéraire » — loué soit-il ! —.

Queneau bleu-horizon fut démobilisé le 24 juillet 1940. Il revint dare-dare dans la capitale où il s'adonna à la littérature. L'immortel auteur de Zazie passa sa vie, dit-on, à rêver...

J. Terraubella.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 439

HORIZONTALEMENT :
I. - Verbalisé. — II. - Edulcorer. — III. - Humeur. - Té. — IV. - Ecimiez. — V. - Manette. — VI. - Eté. - Eté. — VII. - Nerf. — VIII. - Tu. - Fi. - En. — IX. - Ereintées.

VERTICALEMENT :
1. - Véhémente. — 2. - Educateur. — 3. - Ruminer. — 4. - Blême. - F.F.I. — 5. - Acuité. - In. — 6. - Lorette. — 7. - I.R. - Zées. — 8. - Set. - Bée. — 9. Erections.

N° de commission paritaire : 786 D 73
Dépôt légal 1er trimestre 1988

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal

Le Gérant : LANGEVIN
IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE